

Julien Gracq – Robert Margerit correspondance...

par Marielle Sassi

DÉCOUVRIR, parmi la somme de manuscrits que possède la bibliothèque des « Amis de Robert Margerit » à Isle, une correspondance suivie entre cet écrivain et Julien Gracq, l'auteur du *Rivage des Syrtes*, provoque une émotion, une surprise et quelques interrogations. Quelles confluences possibles mais incertaines ? Quelles affinités entre deux auteurs du même âge, couronnés tous deux par un grand prix littéraire en 1951 mais dont les œuvres nous paraissent, en ce début du XXI^e siècle, si profondément antinomiques ? Au romanesque psychologique de Robert Margerit, même chargé de visions prémonitoires, paraît bien s'opposer l'œuvre fulgurante de Julien Gracq qui ébranle définitivement la conception romanesque du siècle précédent ; ce que d'ailleurs Robert Margerit ressentait déjà en 1958. L'analyse des rapports épistolaires entre ces deux écrivains apporte un éclairage partiel et permet une approche presque familière et intime de Julien Gracq. Un aspect insolite qui pourra, peut-être, intéresser les lecteurs.

Pour situer les rapports entre ces deux écrivains qui ont correspondu pendant plusieurs années, il est nécessaire de rappeler un événement qui les a marqués, différemment d'ailleurs, l'un et l'autre. En 1951, Robert Margerit et Julien Gracq sont récompensés chacun par un grand prix littéraire : le Renaudot pour Robert Margerit, le Goncourt pour Julien Gracq. Chacun sait que, par honnêteté intellectuelle, ce dernier a refusé le prix. Le journal *Le Monde* du 27 août 2003 résume parfaitement les faits en sous-titrant ainsi son article : « En 1951, un petit prof, couronné pour

Le Rivage des Syrtes récuse le prix et déclenche un scandale... Rappelons que la prestigieuse institution Goncourt avait fortement été accusée, dans l'immédiat après-guerre, de n'avoir pas vraiment résisté pendant l'Occupation. Nous sommes en 1951, et le choc existe encore »¹. On peut ajouter que Julien Gracq ne pouvait pas à la fois fustiger les jurys littéraires et en accepter les lauriers ! Bref, il clôt résolument le débat par une réponse pleine de dignité : « Il y a certains suffrages qu'aucun écrivain n'a le droit de refuser sans une impardonnable grossièreté. Cela dit, je ne puis faire autrement que refuser le prix qui m'est décerné ». L'ouvrage couronné par le Goncourt sera tiré à 80 000 exemplaires. *Le Dieu nu*, prix Renaudot, bénéficiera quant à lui d'un tirage à 98 000 exemplaires.

Cette différence de notoriété immédiate ne serait qu'anecdotique si nous ne savions pas que Julien Gracq, qui correspond déjà avec Robert Margerit depuis quelques années, a soutenu l'écrivain limousin, le faisant connaître dans les milieux littéraires parisiens et auprès des éditeurs. À tel point que Robert Margerit a pu triompher de cinq concurrents pressentis pour le Renaudot, dont le prestigieux Samuel Beckett ! L'appui de Julien Gracq n'a certainement pas été négligeable envers le provincial qui habite encore Thias près de Limoges et qui ne viendra s'installer à Paris qu'après la relative aisance financière apportée par l'obtention du prix.

L'étude de la correspondance entre les deux écrivains permet de penser qu'ils s'estiment, même si quelques nuances peuvent se percevoir tout au long des échanges épistolaires. Notons qu'ils sont tous deux « exacts contemporains » ; Robert Margerit est né en 1910, à Brive, en Corrèze. La même année, à Saint-Florent-le-Vieil, dans le Maine-et-Loire, naissait Julien Gracq². Ce dernier, au début de leur correspondance, a déjà une notoriété assurée.

1. *Le Monde de l'Été* – Cent ans de Goncourt – 27 août 2003.

2. Pseudonyme de Louis Poirier.

Outre des poèmes en prose, *Liberté grande*, il a fait paraître, en 1946, une pièce inspirée du Cycle du Graal, *Le Roi pêcheur*. *Essai sur André Breton* a été édité en 1948. Julien Gracq a aussi déjà publié des romans : *Au château d'Argol* en 1938 et *Un beau ténébreux* en 1945. De son côté, Robert Margerit, qui a déjà une production importante, lui envoie ses romans au fur et à mesure de leur parution et il obtient de Julien Gracq des lettres de remerciement, accompagnées en général de réflexions assez brèves. Son premier roman, *Nue et nu* a été écrit en 1936. Sont parus en 1941, *L'île des perroquets* et *Phœnix* ; *Mont-Dragon* en 1943 ; *Le vin des vendangeurs* en 1944 et *Par un été torride* en 1950. Julien Gracq connaît cette production et, dans les années 1950, il lui a même réservé une place dans un court pamphlet : *La littérature à l'estomac*. Voilà ce qu'il en dit : « Le seul roman français qui m'ait vraiment intéressé depuis la Libération est un ouvrage obscur de Robert Margerit, *Mont-Dragon* ». L'adjectif « obscur » peut donner lieu à diverses interprétations mais il a valeur positive dans le contexte : ouvrage inconnu des critiques qui font et défont la renommée dans « les salons ou quartiers littéraires parisiens ». Ce qui est certain, c'est que Julien Gracq a permis à Robert Margerit de sortir de l'ombre et d'être connu des cercles parisiens très fermés.

L'intérêt porté par Julien Gracq à *Mont-Dragon* et qui perdure même au-delà du *Dieu nu*, est une constante qui traverse les treize lettres écrites en réponse par Julien Gracq et qui couvrent une large période qui englobe et dépasse la fameuse année 1951 ; ces lettres n'étant pas datées, on en est réduit à prendre des repères à partir des éléments romanesques soulignés par Julien Gracq comme étant les plus à son goût. Il distingue donc *Mont-Dragon*, *Le château des Bois-noirs* et une nouvelle qui sera publiée bien plus

tard, en 1956, *Ambigu*. Les références à d'autres œuvres seront nuancées par de légères touches d'irritation et de « regrets » qu'il faut essayer d'analyser de plus près.

Pénétrer un peu plus dans la relation épistolaire telle qu'elle nous est livrée, incomplète et privée de la partie « émetteur », permet d'imaginer ce qui a pu dicter, d'un côté comme de l'autre, cet échange. Ce qui est certain, c'est qu'il y a, de la part de Robert Margerit, la révérence envers un écrivain admiré, reconnu comme le maître auquel on envoie ses romans, accompagnés de lettres sinon sollicitieuses du moins soucieuses d'obtenir encouragements et reconnaissance. Les chroniques littéraires parues dans *Le Populaire du Centre* en 1956 et 1958 confirment la profonde admiration de Robert Margerit. Les réponses de Julien Gracq font toutes preuve d'une sympathie un peu froide mais cependant empreinte d'amabilité. De nos jours, on dirait que Julien Gracq était en empathie avec son correspondant. Les formules de politesse les plus courantes : « Je vous envoie mon meilleur souvenir » ou « Cher Robert Margerit », alternent avec des « cordialement vôtre » ou « en vive sympathie » qui paraissent bien fades, dans le contexte. Les regrets pointent quand l'intrigue du roman a un peu irrité et surtout quand Robert Margerit abandonne la peinture « des pays feuillus et (des) verts atlantiques » qui (lui) sont décidément favorables comme ils l'étaient dans *Mont-Dragon*. C'est aussi le schéma romanesque qui fâche quelque peu et un bref agacement s'exprime « j'ai regretté cette préfecture banale où se meuvent vos personnages... », « J'ai l'impression, d'une manière ou d'une autre... ». Dans un autre courrier, l'expression, « il me semble que », pour exprimer une réserve nuancée mais dite, est reprise deux fois de suite.

Après l'attribution du prix Renaudot à Robert Margerit, Julien Gracq, qui y a contribué comme cela a été dit, reste quasiment neutre dans l'expression de félicitations légèrement formelles. Mais peut-être est-ce une simple retenue dans la formulation ! « Je sais que cela vous aidera à toucher un public plus large et à nous donner d'autres très beaux livres. Et je me réjouis de penser qu'on vous verra désormais plus souvent à Paris. Bien cordialement vôtre ». La formule « de très beaux livres » peut paraître cruelle car vide de sens, mais c'est un jugement subjectif.

En fait, les deux écrivains s'apprécient dans leurs différences. Les intrigues romanesques ne sont pas toujours du goût de Julien Gracq. Ceci apparaît d'ailleurs plus dans l'implicite que dans l'explicite. En filigrane, les propres attentes de l'écrivain sont significatives d'un léger malentendu quant à la conception romanesque, ce qui n'entache nullement le respect réciproque et l'amical sympathie de l'auteur du *Rivage des Syrtes* pour son contemporain ! L'une des lettres de Julien Gracq peut être citée quasiment in extenso tant elle exprime cette faille « ...chemin faisant on apprend, ou du moins, j'apprends beaucoup de choses sur un petit monde assez excitant, que vous connaissez je crois mieux que personne. Cela seul suffirait à assurer un public à ce livre, numériquement parlant ? D'autres lecteurs y retrouveront des qualités plus rares et plus secrètes dont vous leur avez donné le goût exigeant. Et pourtant le livre me laisse un regret. Je n'oublie pas ce que vous nous avez donné et pouvez nous donner de grand. Et vous ne serez pas fâché, j'espère, que mon très amical remerciement soit encore chargé d'attente ».

C'est *Par un été torride*, paru une année avant *Le Dieu nu* qui a provoqué la seule remarque vraiment négative de l'ensemble de la correspondance. Parlant de l'héroïne, Julien Gracq trouve « ce personnage de femme congéni-

talement antipathique », même s'il est « intéressant » ; l'analyse de la passion langoureuse, fût-elle lesbienne, paraît le laisser indifférent. Il prend position, dans le même courrier, faisant à nouveau apparaître ses goûts : « personnellement, je ne vous cache pas que je lui préfère *Mont-Dragon* que je place très haut, parce qu'il me semble qu'aucun de vos personnages atteigne le relief de Dormond ».

L'avant-dernière lettre que nous possédons fait à nouveau état de la préférence de Julien Gracq pour Robert Margerit peintre de la nature sauvage et verdoyante et qu'il a pu lui-même admirer : « J'ai oublié de vous dire que j'avais traversé cet été le Limousin, de Brive à Bellac : il me semble que vous avez réussi merveilleusement à peindre ce paysage ». La formule finale est lapidaire mais agréable à recevoir : « en sympathie ».

Toutefois, il serait regrettable de rester sur une impression de sympathie atténuée. Il paraît difficile d'imaginer que Julien Gracq ait entretenu une correspondance, même limitée, avec quelqu'un qu'il n'aurait pas estimé. À plus forte raison, avec un écrivain qu'il n'aurait pas apprécié, d'une façon ou d'une autre. Il suffit de relire *La littérature à l'estomac* pour constater avec quelle dureté il condamne une certaine littérature et le public de lecteurs parisiens qui suivent la mode littéraire, « l'air du temps ». Une citation suffira à expliciter sa capacité de virulence dans l'expression de sa révolte : « il y a un comportement comique du public littéraire devant l'inconfort de la pitance offerte qui est à ajouter à la riche galerie de conduites collectives déviantes ouverte par notre siècle : il s'appelle la danse devant le buffet ». Nous sommes rassurés, Julien Gracq n'aurait su user d'hypocrisie.

De son côté, Robert Margerit éprouve pour l'auteur du *Rivage des Syrtes* une admiration totale qu'il a exprimée très clairement dans les chroniques écrites pour *Le Populaire du Centre*, à la rubrique « La vie littéraire » et qui traitent, à deux reprises, de l'œuvre de Julien Gracq. Le 6 septembre 1956, un long article intitulé : « Regards sur la littérature actuelle » est un hommage rendu au *Rivage des Syrtes*, prix Goncourt 1951. D'emblée, Robert Margerit place Julien Gracq parmi les grands écrivains, ceux qui ont fait « œuvre d'inventeur » qu'il oppose à ceux qui se contentent de témoigner sur « une tranche de vie ». Il apprécie que « notre faculté créatrice, si féconde naguère au temps du surréalisme ne soit pas encore épuisée ». *Le rivage des Syrtes* en témoigne affirme-t-il avec force et conviction. Il donne ainsi à son article la teneur d'un plaidoyer pour un écrivain peut-être encore abordé seulement par quelques connaisseurs capables d'apprécier une œuvre difficile dont l'auteur lui-même dit qu'elle doit être lue comme « un prélude wagnérien ».

Deux années plus tard, le 25 septembre 1958, l'article du *Populaire du Centre*, toujours à la rubrique de « La vie littéraire », porte sur *Un balcon en forêt* qui vient de paraître. Rien n'a échappé à la sagacité de l'écrivain limousin critique littéraire ; ni « l'aventure immobile tout intérieure, et la part considérable réservée au décor », ni « ...cette ascèse jusqu'à l'extrême confrontation avec soi-même » que vivent les personnages et sans doute aussi l'écrivain et que décrit si bien Robert Margerit : « C'est là... quelque chose comme le poétique défi... C'est l'être ignorant de soi-même, qui cherche obscurément à lier le faisceau de ses aspirations et de ses impulsions dans un acte où il se réalisera ». L'article de Robert Margerit se clôt enfin sur l'angoisse existentielle qu'il a lui-même fait partager à ses lecteurs dans les toutes dernières pages du

Dieu nu : « C'est un témoignage sur l'éternelle angoisse de l'homme, tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir, comme le disait déjà un autre grand romantique ».

Voilà donc, dans les années cinquante, deux jeunes écrivains d'environ quarante ans qui correspondent, pendant un temps. Ils sont passionnés l'un et l'autre par l'écriture littéraire et cependant leurs « carrières » vont profondément diverger.

Au point de départ, deux personnalités au caractère bien trempé, chacune dans un registre différent de l'autre. Robert Margerit aime les mondanités, les sorties dans les lieux à la mode, le snobisme de la vie littéraire parisienne. Dès qu'il en a eu les moyens, il s'est installé à Paris, rue de Guersant, puis dans les beaux quartiers, rue Spontini. À l'image de ses héroïnes, comme par exemple madame Beaufort dans *Le Dieu nu*, les femmes qu'il rencontre sont élégantes, raffinées et flattent son goût du paraître. Son goût, tout court, pour les femmes, d'où la place donnée à l'érotisme dans son œuvre. Pour ce qui est de Julien Gracq, seuls quelques « indices » permettent de s'en faire une idée, d'ailleurs peut-être fausse. Certes, *La littérature à l'estomac* est un pamphlet publié alors que Julien Gracq, à quarante ans, est dans la force de l'âge, mais la violence du propos ne fait guère penser à des minauderies de salon. Le personnage que l'on imagine à travers la vie et l'œuvre de l'écrivain est un peu rugueux, un peu bougon dirait-on, en mettant beaucoup de sympathie dans le terme. Le romanesque « romantique », la description des beaux salons où l'on cause n'encombrent ni son œuvre ni même l'écrivain.

Ce premier pas franchi, nous nous trouvons face à deux œuvres qui semblent bien ne pas être situées sur la même planète. Comme ses devanciers les écrivains du

XIX^e siècle, Robert Margerit excelle dans la peinture de la nature et des passions qui agitent l'homme. Les scénarios sont complexes, les aventures multiples, les amours torturées. Cette agitation des êtres semble remplir leur vie. Certes l'angoisse n'est pas absente, que ce soit dans *Ambigu* ou dans *Le Dieu nu*. Mais elle est la conséquence du désastre causé par les passions humaines : l'amour, la guerre dans *Le Dieu nu* ; les terribles secrets enfouis dans les familles ou dans les hommes, dans les romans comme dans les nouvelles.

Avec Julien Gracq, on est d'emblée dans une écriture et un univers romanesques sans commune mesure avec le roman traditionnel. *Le Rivage des Syrtes* en particulier fait éclater, avec des sortes de fulgurances, toutes les formes classiques auxquelles le lecteur pouvait être habitué, qu'il les appréciait ou non d'ailleurs. On a pu dire de *Rivage des Syrtes* qu'il est complètement dégagé des contingences historiques et géographiques. La présence de la mer, d'une ville imaginaire qui s'enfonce dans le pourrissement inéluctable provoquent un envoûtement qui tient le lecteur sous le charme, d'un bout à l'autre du roman. L'immobilité, l'immuable ont remplacé l'agitation et l'éparpillement d'une intrigue, même bien « ficelée ». Pour appréhender au mieux cette révolution littéraire apportée par l'œuvre de Julien Gracq, mieux vaut faire référence à l'analyse d'André Pieyre de Mandiargues : « Tous les romans, récits, nouvelles, poèmes narratifs publiés par Julien Gracq (...) ont en commun le caractère d'être des récits à haute tension et de ne viser à rien d'autre ou presque, semble-t-il, qu'à faire ressentir au lecteur la présence de pareille tension derrière les mots de l'écriture ». Le monde de l'écriture romanesque, au sens large, ne sera plus jamais le même.

Quel regard porter aujourd'hui, environ cinquante ans après, sur la correspondance de deux jeunes écrivains, correspondance qui a été le point de départ de cette réflexion ? Un regard sympathique et reconnaissant envers l'un et l'autre ; malgré ou à cause du monde qui les sépare. Si Robert Margerit est resté fidèle à sa conception romanesque, dans la lignée du XIX^e siècle, Julien Gracq à l'inverse a rompu tous les ponts, ou presque, avec le passé. Il a même permis de mieux positionner la littérature dite engagée, celle qui a fait les délices de la génération à laquelle j'appartiens et dont la portée universelle ne s'attache qu'à quelques œuvres seulement. Il en est de même pour le Nouveau roman qui a aussi enthousiasmé, quelques années plus tard, cette même génération et dont on commence à s'apercevoir que sa modernité proclamée est quelque peu surfaite. Julien Gracq apparaît plus novateur et plus singulier que jamais. Alors que Robert Margerit a perdu peu à peu des lecteurs, Julien Gracq est devenu l'immense écrivain étudié du lycée à l'université. Reconnu en France comme à l'étranger, il a droit de cité dans toutes les anthologies du XX^e siècle, un siècle dont il restera probablement le meilleur représentant.

Il serait toutefois regrettable que cette réflexion soit détournée de son sens. Souligner ce qui doit l'être ne condamne personne et surtout pas l'œuvre de Robert Margerit. Actuellement d'ailleurs, quelques grands éditeurs se disputent les droits des romans les plus susceptibles d'intéresser les lecteurs du XXI^e siècle. *La Révolution*, son œuvre majeure, vient d'être rééditée, présentée par le meilleur ami et défenseur de Robert Margerit, Georges-Emmanuel Clancier. L'association des Amis de Robert Margerit travaille à faire connaître son œuvre et son talent, dans le registre qui est le sien. Il faut noter qu'envers son contemporain Julien Gracq, Robert Margerit n'a jamais

exprimé et sans doute ressenti la moindre jalousie d'écrivain, sentant bien qu'ils n'étaient pas en concurrence. Il a même proclamé son admiration pour l'œuvre de Julien Gracq et l'a étayée de façon remarquable (cf. les chroniques du *Populaire du Centre* déjà citées), prouvant à la fois sa clairvoyance et sa générosité. Cette générosité se retrouve chez Julien Gracq qui, depuis 1988, envoie régulièrement son adhésion aux « Amis de Robert Margerit ». Contacté par Georges-Emmanuel Clancier aux premières heures de la création de l'association, il a immédiatement donné son accord, façon émouvante de répondre à son correspondant des années cinquante, maintenant disparu et qui l'avait si bien compris.

Je choisis d'emprunter ma conclusion à Robert Margerit, en citant à nouveau l'article du *Populaire du Centre* du 25 septembre 1958, écrit à la parution de *Un balcon en forêt* : « ...il court délibérément le risque de déconcerter les critiques et les lecteurs qui le connaissent mal. Cela, justement, c'est tout Gracq : cette volonté de ne jamais profiter, de remettre tout en question à chaque coup. C'est le comportement de ses héros, et son instinct à lui-même. Jeu surréaliste ? Coup de dé cher au disciple d'André Breton ? Peut-être. Il se peut qu'il y ait là une provocation, mais superficielle. En fait, c'est, bien plus profondément, un défi à soi-même, un appel à ses plus intimes ressources. C'est le ressort de tout art véritable (art de vivre et art d'écrire). C'est la vérité de toute création ».

Deux écrivains qui se sont compris et se sont estimés, chacun dans son registre, chacun dans son « ordre », avec un talent qui leur était propre. Et quoi qu'il en soit une merveilleuse lucidité de Robert Margerit, critique littéraire pour les besoins de sa chronique dans *Le Populaire du Centre* et jugeant le style de Julien Gracq « irréel et absolument

3. Article de Robert Margerit suite à la parution du « roman noir » de Julien Gracq, *Au château d'Argol*.

magnifique »³. Parfaitement conscient que, pour lui-même, une autre voie aurait été possible mais, ne l'ayant pas suivie, il l'assume et ses lecteurs avec lui. Voilà ce qu'il dit, en 1961, dans *Les règles du jeu*⁴ : « Je n'ai jamais pu écrire les livres que j'aurais voulu écrire, car les éditeurs m'ont toujours démontré que je ne savais pas ce que devait être un roman. Je les ai crus, j'ai eu tort : j'ai pris le pli, je joue les règles du jeu. Mais je me réjouis de voir les jeunes s'insurger, forcer les barricades et imposer la loi du romancier »⁵.

4. Article du *Populaire du Centre* « Les règles du jeu » du 14 février 1961.

5. En 1963, Robert Margerit a obtenu le Grand prix du roman de l'Académie française pour sa grande fresque romanesque *La Révolution*.